

Un soutien... du bout des lèvres

C'était attendu, c'est désormais chose faite : Jacques Chirac a accordé hier son « vote » et son « soutien » à Nicolas Sarkozy. Aussitôt rebaptisé « héritier » de la chiraquie par ses adversaires, le ministre de l'Intérieur quittera le gouvernement lundi pour se

consacrer à sa campagne. Évoquant ses « choix personnels » pour la présidentielle dans une brève déclaration – un peu plus de deux minutes – enregistrée à l'Élysée, Jacques Chirac a rappelé avoir « voulu la création de l'UMP » il y a cinq ans. Or, celle-ci « a choisi de soutenir la candidature de Nicolas Sarkozy à l'élection présidentielle, et ceci en raison de ses qualités. C'est donc tout naturellement que je lui apporterai mon vote et mon soutien ». Bref : « Les choses sont simples ».

S'il a salué « son travail, son engagement, ses résultats au ministère de l'Intérieur » avant d'annoncer que Nicolas Sarkozy quitterait le gouvernement lundi prochain, Jacques Chirac ne s'est pas étendu sur ses « qualités ».

Baroin, le chiraquien sarko-compatible

L'actuel ministre de l'Outre-mer, le très chiraquien François Baroin, remplacera « vraisemblablement » Nicolas Sarkozy place Beauvau. Le porte-parole du candidat UMP, Xavier Bertrand, quittera également lundi le ministère de la Santé pour se consacrer à la campagne. Il devait être remplacé par l'actuel ministre délégué à la Famille Philippe Bas.

Au total, le chef de l'État a donc fait le service mini-



De haut en bas : Philippe Bas, François Baroin et Xavier Bertrand.

Photos Clementé et AFP

mum, semblant surtout s'acquiescer d'une formalité. Celle-ci avait été apparemment étroitement préparée entre les deux hommes, qui s'étaient encore vus hier matin pour caler les derniers détails.

Une relation pour le moins ambivalente

Pour certains, ce soutien présidentiel pourrait bien se transformer en piège

pour Sarkozy qui se proclame candidat de la « rupture ». Pour d'autres, là où un silence présidentiel aurait sonné comme un désaveu cinglant, la relative discrétion de Chirac hier permet au moins à Sarkozy de continuer à défendre sa différence.

Quoi qu'il en soit, cette prise de position est à l'image de la relation qui lie les deux hommes depuis 2002 : am-

bivalente. Elle vient clore cinq années qui ont vu s'affronter – parfois violemment – « chiraquiens » et « sarkozystes ». Récemment encore, si Nicolas Sarkozy disait attendre le soutien présidentiel, il se décrivait aussi comme un « candidat qui dira clairement aux Français ce qu'il fera s'ils me font confiance », ajoutant : « Je suis donc différent de Jacques Chirac ».

QUAND CHIRAC « SOUTENAIT » GISCARD EN 1981

La déclaration de Jacques Chirac rappelle par sa sobriété celle qu'il fit le 27 avril 1981 en faveur de Valéry Giscard d'Estaing. Avec 18 % des suffrages exprimés, Chirac avait été éliminé au 1^{er} tour de la course à l'Élysée, son rival VGE ayant obtenu 28,32 % des voix contre 25,85 % pour Mitterrand. Au second tour, le candidat de la gauche unie l'avait emporté par 51,76 % des voix contre 48,24 % au président sortant. Le lendemain du premier tour, Chirac avait fait une déclaration dans laquelle il apportait son soutien à celui dont il avait été le Premier ministre de 1974 à 1976. Voici la conclusion de son intervention : « Le 10 mai chacun devra voter avec sa conscience. A titre personnel, dans l'esprit que je viens de rappeler et dans la ligne de l'action politique que j'ai toujours menée en faveur d'un certain type de société, je ne puis que voter pour M. Giscard d'Estaing ». Des propos diversement appréciés. Très peu par VGE qui 25 ans plus tard dans ses mémoires accusait Chirac d'avoir alors appelé à voter Mitterrand. Il relate comment, en modifiant sa voix, il avait appelé la permanence de Chirac et qu'on lui avait répondu sans ambages : « Voter Mitterrand ».

Sarkozy : « Je dois rassurer et transgresser »

Une petite heure après l'annonce du « vote et du soutien » que Jacques Chirac lui assure, le candidat Nicolas Sarkozy est satisfait. Lui fait-on remarquer que le chef de l'État n'a pas été particulièrement expansif et que l'engagement en sa faveur peut apparaître plus guidé par la raison que commandé par le cœur, Sarkozy écarte le commentaire. Non, Chirac n'a pas fait le « minimum », la déclaration de soutien est « sobre », il a « fait comme il fallait » et, d'ailleurs, « on l'a fait ensemble ». En tout état de cause, on a le sentiment surtout que pour Nicolas Sarkozy une page est tournée. Il n'attend pas de Jacques Chirac qu'il s'implique plus dans sa campagne, ne serait-ce que parce qu'il est toujours en fonction. De l'héritage chiraquien, il retient les valeurs – l'antiracisme, l'attention au tiers-monde, la sensi-

bilité à la diversité culturelle – autrement dit, la matière du discours d'adieu dont il juge qu'il aurait été « plus émouvant que grand ». On le voit, la liberté de ton est entière.

Bayrou « tourne en boucle »

Elle s'exerce avec une particulière alacrité sur la personne de François Bayrou. Un François Bayrou qui a « raté son coup », « il y a dix jours », en ne parvenant pas à « dépasser Ségolène Royal ». François Bayrou qui, décidément, est « trop violent », qui l'« insulte matin et soir » et dont il pronostique qu'il est désormais voué à « tourner en boucle ».

L'objectif est donc de se préparer à l'affrontement avec la candidate socialiste. « Elle ne décrochera pas », considère Sarkozy. « Pour trois raisons : 1. parce qu'elle est une femme ; 2. parce que les électeurs de gauche

– qui gardent en mémoire le 21 avril 2002 – ne lui manqueront pas ; 3. parce que Bayrou ne travaille pas » ! Ségolène Royal ne décrochera pas et « elle ne sera pas facile à battre ». Nicolas Sarkozy envisage-t-il alors de débattre avec « elle » dès le premier tour ? Il rappelle que les obligations de traitement égal de tous les candidats excluent qu'une telle joute soit aujourd'hui possible à moins d'en organiser douze fois douze... qui font cent quarante-quatre. Conclusion, en forme de pique : « Lorsque le débat était possible, Ségolène Royal n'en voulait pas parce qu'elle avait peur. Si elle en veut aujourd'hui, c'est parce qu'il est impossible » !

Qu'est-ce qui va changer, pour Nicolas Sarkozy, à partir du 26 mars, lorsqu'il aura quitté la place Beauvau ? Rien d'essentiel, sinon un en-

gagement plus intense encore dans les meetings qu'il compte limiter à deux par semaine. Plus que des sondages, dont il aime néanmoins rappeler qu'ils l'installent continuellement depuis six mois à la première place au premier tour, Nicolas Sarkozy attend du contact sensible avec ses électeurs que s'amplifie la vague qui devra le porter jusqu'à l'Élysée. Dans cette recherche de la rencontre fusionnelle, le candidat s'efforce de rester sage : « Je n'ai pas ce besoin politique d'être aimé, je ne veux pas qu'on soit hystérisé, j'aime qu'on m'écoute ». Plus largement, il mesure bien la difficulté de faire tenir ensemble l'audace de la « rupture » et le calme de l'expérience. « Je dois rassurer et je dois transgresser ». La magie du verbe, dans son esprit, y pourvoira.

MARC CHEVANCHE

« CE N'EST PAS VRAIMENT UN SCOOP »

• Ségolène Royal, candidate PS : « Que l'UMP soutienne l'UMP, oui cela me paraît cohérent (...). Donc, effectivement, Nicolas Sarkozy, même s'il s'en défend, est le candidat sortant de la majorité sortante ».

• Bernard Accoyer, président du groupe UMP à l'Assemblée : « C'est un moment important pour la vie politique et pour notre famille unie derrière notre candidat ».

• Jean-Marie Le Pen, candidat du FN : « Cela a une

conséquence importante, c'est que cela crédibilise le fait que Sarkozy devra répondre et défendre le bilan de Chirac ».

• Marie-George Buffet, candidate du PCF : La politique de Sarkozy « se solde par un

échec total tant en matière de lutte contre les violences, que dans le domaine de la protection des libertés. »

• Philippe de Villiers, candidat du MPF : « Nicolas Sarkozy, c'est la continuité dans la même méthode qui consiste

à enfumer les électeurs le temps de l'élection. Sarkozy est un Chirac miniaturisé, son clone, des promesses de droite, une politique de gauche ».

• José Bové, candidat altermondialiste : « Ce n'est pas vraiment un scoop ».